

Anne-Christine TAYLOR

Je voudrais revenir sur une question, relativement peu saillante dans l’intervention remarquable de Gérard Lenclud : **le lien entre la tradition et l’identité, la question de l’assignation identitaire.**

Il y a évidemment dans toutes les sociétés des moments, des contextes (souvent d’ailleurs des contextes rituels) dans lesquels des individus peuvent s’éprouver ou sont désignés en tant que membres d’un collectif donné, comme porteurs de destinées particulières ou à l’inverse (on l’oublie un peu trop souvent) comme n’étant pas ou plus ce qu’ils croyaient être. Ceci est une situation absolument typique des rituels d’initiation.

Ces opérations d’assignation, d’identification ou de dés-identification se font toujours dans un mouvement d’opposition implicite à des formes concurrentes d’identification :

« Nous, les hommes qui ne sommes pas Vous les femmes, Nous les humains *versus* Vous les génies, Nous les membres d’une classe d’âge donnée *versus* Vous les aînés etc.

L’injonction identitaire exclusive suscitée et mise en avant dans ces circonstances est éphémère et vient, par la suite, dans la vie courante cohabiter avec d’autres formes d’identification.

Ces opérations d’assignation identitaire prennent très rarement la forme de l’injonction « **deviens ce que tu es** » mais plutôt « **tu es ceci et non pas cela** » et généralement le sens de « **tu es ceci** » demeure très indéfinie, voire parfaitement énigmatique pour les acteurs concernés.

L’assignation « **deviens ce que tu es** » renvoie en réalité à une idéologie moderne qui présuppose comme allant de soi les notions d’**individu** doté d’une essence singulière qu’il s’agirait de laisser émerger, **de nature humaine** et de **société**... qui sont très loin d’être universelles.

L’injonction identitaire dans ces sociétés (sud-américaines) dont je parle ne se réfère pas du tout aux catégories qu’on désigne aujourd’hui comme ethnies ou nations (la nation est une ethnie avec un état).

La patrimonialisation de la tradition intervient quand un groupe est sommé-se sent obligé- de démontrer aux yeux d’autres collectifs-en général la société dominante- qu’il possède **une culture distinctive** qui serait la manifestation d’une essence singulière, donc d’une histoire particulière dans laquelle s’enracinerait une identité singulière collective et individuelle qui tend à devenir, au moins dans certains contextes, de plus en plus exclusive d’autres modes d’appartenance.

Ce processus là suppose d’abord d’apprendre qu’on possède **une culture**-chose que beaucoup de sociétés, de collectifs ignoraient jusqu’à présent ou jusqu’à récemment (il n’y en a plus beaucoup qui l’ignorent)- par opposition à ce qui est souvent objectivé sous la forme de **la coutume** (désignée très souvent en Amérique Latine par le terme de **costumbre**).

Ce qui est très intéressant c’est que la « vraie » tradition est désignée dans beaucoup de pays d’Amérique Latine non pas par le terme espagnol **la costumbre**, mais **el costumbre**, petit

changement de genre Il y a un équivalent très courant dans les pays d’Océanie anglophones c’est celui du pidgin « **custom** », traduction de coutume. Ces termes là renvoient généralement à une représentation locale/indigène de la tradition, produite généralement par la situation coloniale. ... Quand je parle de **tradition** je veux dire : ce qu’il faut être ou faire pour perpétuer et transmettre un ordre du monde auquel on tient mais qui n’implique pas sa visibilité et son explicitation pour des regards extérieurs, bien au contraire... La référence à la coutume, *el costumbre*, est une manière de rappeler aux membres d’un collectif ce qu’il convient de faire et, par son indéfinition délibérée, c’est aussi un masque qui préserve l’activité culturelle du regard extérieur.

Par contraste, La culture, que de plus en plus de groupes indigènes d’Amazonie sont entrain d’apprendre qu’ils possèdent, exige d’être visible et accessible en accord avec les valeurs de transparence démocratique et de partage fraternel qui, de notre point de vue, norment les rapports entre collectifs. Du coup elle est amenée à être synthétisée dans des performances, des productions ou des monuments ouverts aux yeux de tous et elle est de surcroit très normée par les attentes des multiples agents impliqués dans la patrimonialisation : les agences internationales comme l’Unesco qui définissent les critères **de ce qui fait culture**, identitaires et économiquement rentables, l’industrie touristique, les instances étatiques soucieuses de canaliser dans les manifestations folkloriques les revendications politiques de leurs minorités. Evidemment tout ne fait pas culture : ni les pratiques jugées incompatibles avec les politiques de santé ou d’ordre public, ni celles trop clairement subversives des valeurs établies, ni celles qui pourraient choquer telle ou telle communauté. Par exemple, je travaille sur les Jivaro, aucune chance que la chasse aux têtes ne soit patrimonialisée officiellement. Ce n’est évidemment pas le seul exemple. La vendetta, grande tradition des pays méditerranéens ne sera jamais patrimonialisée. La tauromachie à un moment donné a été patrimonialisée et est entrain d’être dépatrimonialisée.

Bref, la culture doit manifester la différence mais une différence hygiénisée et reconnaissable comme culture. A cette condition la culture peut devenir l’objet des opérations scannaires, de toutes les opérations de mesure et des opérations bureaucratiques qui vont d’une part transmuter la culture en patrimoine, d’autre part en faire une valeur et, évidemment, une valeur économique... A cette condition, la culture patrimonialisée peut devenir une rente et une rente non négligeable pour bien des groupes dépourvus d’autres sources d’existence. Elle devient évidemment aussi une ressource puisqu’elle est le garant qu’on possède une identité ethnique qui dans bien des pays, surtout en Amérique Latine, vous légitime en tant qu’acteur politique : elle est donc la condition pour pouvoir accéder à des sphères d’action politique dont on est autrement exclu.

C’est pourquoi les processus de patrimonialisation sont toujours extrêmement ambivalents : d’un côté ils peuvent aboutir à une sorte de zombification ou de pétrification mortifère de tout ou partie d’un ensemble de pratiques ou traditions, de l’autre ils permettent d’accéder à certaines formes d’action politique et à des ressources économiques. Et enfin ils peuvent constituer malgré tout un rappel, une évocation de la tradition qui du coup peut éventuellement être reconnue sous des formes dissimulées, camouflées. La folklorisation n’empêche donc pas la réappropriation collective de toutes sortes de pratiques, même subversives : les rituels de carnaval sont un très bon exemple de cette dialectique. Reste que la patrimonialisation tend à bloquer ou figer le changement qui est le

moteur de la tradition car elle doit dès lors préserver : une chose patrimonialisée signifie qu’elle doit être préservée, si elle doit être préservée on ne peut donc pas trop la changer.

Pour conclure, dans la plupart des sociétés contemporaines, ces trois manières de vivre et de produire de la culture coexistent aujourd’hui. Si bien qu’on peut trouver dans certains groupes d’Amazonie que je connais bien:

- la tradition au sens non réflexive localement,

-*el costumbre*, tradition fortement métissée et projection à laquelle on tient et qu’on fait beaucoup d’efforts pour transmettre,

-et enfin *la cultura*, série d’événements et de performances qui sont des ressources économiques, des moyens d’action politique mais très souvent perçus avec beaucoup de perplexité par les sociétés qui sont obligées de les produire.